



HAL
open science

Les spiritains au Zanguebar à la fin du XIXème siècle : une vision missionnaire

Michel Polényk

► **To cite this version:**

Michel Polényk. Les spiritains au Zanguebar à la fin du XIXème siècle : une vision missionnaire. *Revue historique des Mascareignes*, 2002, *Chrétientés australes du 18e siècle à nos jours*, 03, pp.151-176. hal-03454062

HAL Id: hal-03454062

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03454062v1>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Spiritains au Zanguebar à la fin du XIX^e siècle : une vision missionnaire

Michel Polényk
Université de La Réunion

À LA MÉMOIRE DE MICHEL HÉBERT

L'Afrique orientale est longtemps restée à l'écart des investigations, au même titre d'ailleurs que l'ensemble du « continent mystérieux » où de nombreux explorateurs risqueront leur vie face aux difficultés de toute nature : malaria, forêt vierge inextricable, hostilité des populations. Certes les littoraux africains ont été reconnus relativement tôt, mais l'intérieur de l'Afrique australe et orientale ne va révéler ses secrets que dans la seconde moitié du XIX^e siècle grâce, entre autres, aux célèbres expéditions de Livingstone et aux défis relevés par Stanley. Quand les Spiritains commenceront à s'aventurer dans le Zanguebar, ils ne suivront les traces de leurs prestigieux prédécesseurs que de quelques années.

Il convient d'abord de s'interroger sur la pertinence du mot Zanguebar. On notera que le premier « grand ouvrage de vulgarisation scientifique et philosophique » en langue française, l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, rend compte dans son *Supplément* de ce terme sans que le nom de Zanzibar ne soit mentionné : « *Contrée d'Afrique le long de la Mer des Indes. Royaumes qu'elle contient. Ses habitants* »^[1]. Cette définition renvoie par ailleurs à la racine Zeng : « *Mot arabe qui désigne cette côte de l'Afrique que nous appelons Zanguebar. Nom des peuples qui l'habitent* ». Donc, étymologiquement, Zanguebar est le pays des Zengs ou des Zandjs, c'est-à-dire le pays des Noirs. Cette appellation s'impose effectivement jusqu'au XIX^e siècle ainsi que l'attestent les cartes d'époque.

[1] *Supplément à l'Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* par une société de gens de lettres, Amsterdam, chez M. Rey libraire, 1776 [Compact Éditions Pergamon Press, vol. V], p. 1451.

Zanzibar ne serait qu'une variante de Zanguebar et son usage va progressivement se substituer à l'ancien terme. C'est ce que suggère la remarquable encyclopédie de Marcellin Berthelot dans la mesure où l'occurrence « Zanguebar » n'est postulée que pour faire renvoi à « Zanzibar » tout en inférant une véritable synonymie entre les deux termes. La longueur exceptionnelle de l'article (une page et demie), par rapport à la précédente source (deux lignes), illustre de manière significative que la connaissance de l'Afrique orientale ne s'opère réellement qu'au XIX^e siècle. Le dicton aujourd'hui bien connu : « *Quand on joue de la flûte à Zanzibar, toute l'Afrique des lacs se met à danser* », y figure en tant que « proverbe arabe ». C'est dire que l'influence arabe à l'intérieur du continent africain est, en 1900, grâce aux récentes explorations, déjà intégrée comme une réalité. « *Zanzibar fut de bonne heure fréquentée par les trafiquants arabes qui en firent un marché d'esclaves important* ». Marcellin Berthelot rappelle qu'au XIII^e siècle, Marco Polo a fait connaître les antiques relations de commerce entre l'Inde et la côte orientale d'Afrique, le « pays des Zendjs » alors appelé « *Zanquibar* » : « *L'île était désignée sous le nom d'Oungouya. .../ Au XVIII^e siècle, l'imam de Mascate avait établi sa souveraineté sur tout le littoral, depuis la Mer Rouge jusqu'aux possessions portugaises du Mozambique, ainsi que sur tout le pays compris entre la côte et les grands lacs. C'est pourquoi le nom de Zanzibar s'appliquait indistinctement à la côte, à l'île et à sa capitale. Aujourd'hui, le terme primitif de Zanguebar a disparu de la nomenclature géographique, et Zanzibar ne désigne plus que l'île et sa capitale* »^[2].

À travers l'étude des textes publiés par les missionnaires spiritains entre les années 1872 et 1891, on constate que le glissement sémantique ne s'est pas encore totalement opéré et qu'il existe bien encore une différenciation Zanguebar/Zanzibar. Ainsi, faisant référence à son voyage de 1866, le Père Horner constate : « *À partir du canal de Mozambique jusqu'au cap Gardafui, vous trouvez, baigné par la mer des Indes, un littoral de six cents lieues de long. Telle est, sur une largeur non exactement mesurée, la côte de Zanguebar, à laquelle les géographes donnent sans hésiter six cent mille kilomètres carrés* »^[3]. Le Zanguebar désigne donc à ses yeux la façade africaine de Zanzibar sur une profondeur non clairement définie qui renvoie, en fait, à une réalité informelle de l'espace de souveraineté du sultan de Zanzibar. Cet espace correspondra au second cercle d'évangélisation des Spiritains à partir du site de Bagamoyo sur la côte, le premier cercle étant constitué par Zanzibar, point de départ de l'évangélisation des Spiritains en Afrique orientale.

La présente étude se réfère aux ouvrages publiés par les Spiritains et retraçant la période de fondation missionnaire en Afrique orientale. Vraisemblablement inspirés de rapports transmis à la hiérarchie, les textes ont visiblement été conçus en vue d'une diffusion grand public. Ils s'appuient sur la technique du récit de voyage, très en vogue à l'époque, qui met en scène dans des « contrées sauvages » et « mystérieuses » l'explorateur, le géographe ou le missionnaire. Les aventures captivantes, mais aussi révélatrices d'authentiques découvertes, tiennent le lecteur en haleine au fil des « livraisons » de revues aussi célèbres que *Le Tour du Monde* ou *Les Missions catholiques*. Notre corpus sera constitué de trois ouvrages fondamentaux

[2] Berthelot Marcellin (éd.), *La grande encyclopédie. Inventaire raisonné des sciences, des lettres et des arts* par une société de savants et de gens de lettres, Paris, Librairie Larousse, s.d. (vers 1900), tome 31, pp. 1304-1306.

[3] Premier ouvrage du corpus, p. 19.

pour la perception des circonstances ayant entouré la mission d'évangélisation des Spiritains au Zanguebar :

- *Voyage à la côte orientale d'Afrique pendant l'année 1866 par le RP Horner, missionnaire apostolique de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, Supérieur de la mission de Zanzibar. Accompagné de documents nouveaux sur l'Afrique.* Édité par Mgr Gaume, protonotaire apostolique ^[4].
- *À travers le Zanguebar. Voyage dans l'Oudoé, l'Ouzigoua, l'Oukwéré, l'Oukami et l'Ousagara,* par les PP Baur et Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaires au Zanguebar ^[5].
- *Au Kilima-Ndjaro (Afrique Orientale),* par Mgr A. Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, vicaire apostolique du Gabon, ancien missionnaire au Zanguebar ^[6].

I - ZANZIBAR, UNE CRÉATION MISSIONNAIRE RÉUNIONNAISE

L'Afrique est à l'ordre du jour grâce aux récits des explorateurs qui révèlent l'ampleur des vicissitudes régnant dans ce pays. Pour lutter contre « ces fléaux », de nombreuses missions aussi bien catholiques que protestantes s'établissent à partir des années 1830 d'abord sur la périphérie africaine, puis dans la seconde moitié du XIX^e siècle progressivement à l'intérieur du continent. « *C'est le moyen de mettre, enfin, un terme aux calamités sans nombre, sans exemple et sans nom, qui pèsent encore sur la terre de Cham* », écrit Mgr Gaume dans l'avant-propos ^[7]. Ce texte liminaire, rédigé par l'éditeur, inscrit d'emblée le discours religieux introductif dans une perspective biblique fondée sur une lecture littérale du texte de la Genèse (9, 25) ^[8] dont on connaît la prégnance sur le déterminisme supposé des races chez certains auteurs de la fin du XIX^e siècle : « *Des cinq parties du monde, l'Afrique est sans contredit la plus malheureuse et la plus abandonnée. Peuplée après le déluge par Cham, second fils de Noé, elle est encore sous le poids de l'anathème paternel. Par respect pour la bénédiction que Dieu avait donnée à Cham, ainsi qu'à ses frères, le saint patriarche ne voulut pas maudire Cham lui-même. Il le maudit dans la personne de son fils Chanaan, disant : "Maudit soit Chanaan, il sera pour ses frères, l'esclave des esclaves"* » ^[9].

Selon le récit biblique, Cham est, avec ses frères Sem et Japhet, ainsi que les épouses, sauvé du déluge grâce à l'arche construite par Noé, son père. De ces rescapés, « *vient la population de toute la terre* ». On connaît l'anecdote de l'ivresse de Noé d'où résulte la malédiction de Cham et, à travers lui, de Chanaan son fils et de toute sa descendance. Celle-ci est classée par les rédacteurs bibliques comme hostile au peuple d'Israël. Censée avoir peuplé le pays particulièrement détesté, l'Égypte, et par extension l'Afrique, elle sera comme par filiation assimilée aux

[4] Paris, Gaume Frères et J. Duprey, Éditeurs, 1872, 267 p.

[5] Tours, Alfred Mame et Fils, Éditeurs, 1886, (1887, 1893), 358 p., une carte, 45 gravures.

[6] Paris, L. de Soye et Fils Imprimeurs, s.d. (vers 1891), 469 p., 6 cartes, 89 gravures dessinées par l'auteur.

[7] *Voyage à la côte orientale d'Afrique, op. cit.*, p. VII.

[8] *Bible de Jérusalem*, Paris, Éditions du Cerf, 1996, p. 40.

[9] Mgr Gaume, p. 1 (incipit).

Cananéens sur qui la Terre promise fut conquise et contre qui elle devra se défendre pendant des siècles. C'est dire la charge extrême qui affecte le mythe de Cham. « *Jamais malédiction n'a été plus visiblement exécutée. La couleur noire des descendants de Chanaan atteste encore que leur race a été primitivement sillonnée par la foudre. /.../. Le châtement divin est d'ailleurs confirmé par un fait éternellement historique. De tout temps, l'Afrique a été, elle est encore le pays des esclaves et comme la terre classique de l'esclavage* »^[10].

Néanmoins, il faut souligner que Mgr Gaume n'en adopte pas pour autant la thèse massivement répandue à l'époque de la supériorité du Blanc. Bien au contraire, il n'hésite pas à dénoncer le monde « occidental » et « oriental » des pratiques les plus scandaleuses : « *C'est là que les descendants de Sem et de Japhet sont toujours allés s'approvisionner de marchandise humaine* »^[11].

Cette imprégnation textuelle reste néanmoins intimement mêlée avec un discours de foi qui transcende en quelque sorte la malédiction biblique. Pour Mgr Gaume, la Providence semble vouloir mettre un terme aux terribles effets de la malédiction qui a frappé « la race de Chanaan » grâce à l'affirmation d'un mouvement irrésistible en cette seconde moitié du XIX^e siècle : les missions catholiques. « *Dans ces derniers temps, Dieu a suscité des hommes remplis de son esprit et dont le cœur s'est profondément ému à la vue de tant de misères à secourir, et de tant d'âmes à sauver* »^[12]. La seconde moitié du XIX^e siècle voit en effet surgir une multitude de vocations missionnaires qui coïncide avec une période en pleine mutation : révolution industrielle, affirmation des impérialismes, expansion coloniale. Cette dynamique s'étend au monde entier, mais c'est surtout l'Afrique qui concentre l'attention des grandes puissances dans une interaction avec la pénétration missionnaire.

Pour mener sa réflexion, Mgr Gaume se réfère d'abord au bellicisme inhérent à l'espèce humaine. Si, par ses victoires, le « guerrier » réussit à s'emparer de vastes provinces et à soumettre à son empire des milliers de créatures humaines, il sera idéalisé au point de recevoir la qualité de « grand ». Mais à quel prix ? Carnages, incendies, injustices, ravages de tout genre. Et soumettre l'homme à l'homme, quel bénéfice pour l'humanité ? Dès lors, peut se définir par contraste l'idéal missionnaire : « *Marcher à la conquête d'immenses contrées, malgré des difficultés sans nombre, y marcher sans verser d'autre sang que celui des conquérants eux-mêmes, y marcher sans autre intérêt que d'arracher au despotisme de l'antique tyran du genre humain des millions de frères pour en faire des enfants de Dieu : tel est le siège catholique de l'Afrique* »^[13].

L'attitude offensive, connotée par le sous-titre du chapitre II : « plan d'attaque », est la seule qui convienne au missionnaire pour affronter les terribles « misères » de l'Afrique. C'est pourquoi, au moment où avec son petit groupe le missionnaire va poser le pied sur le sol africain, le narrateur lui donne la parole en ces termes : « *Laissons à M. Fava le soin de décrire l'arrivée des nouveaux conquérants* » et lorsque l'installation s'est enfin achevée : « *La lune éclairait de sa bienveillante lumière cette prise de possession* »^[14]. S'agit-il là d'une terminologie utilisée pour

[10] *Ibid.*, p. 3.

[11] *Ibid.*, p. 3.

[12] *Ibid.*, p. 5.

[13] *Ibid.*, p. 10.

[14] *Ibid.*, pp. 23-24.

renforcer l'idéal des vocations missionnaires ou Mgr Gaume est-il spontanément entraîné vers une forme d'écriture qui mêle la fresque épique au discours apologétique? On peut se poser la question sans cependant faire abstraction du contexte historique où une phraséologie visant à impressionner imprègne effectivement la parole religieuse de l'époque: « *En voyant le zèle extraordinaire qui s'est manifesté depuis quelque temps, surtout la rare intelligence avec laquelle est conduite la guerre sainte, n'y a-t-il pas lieu d'espérer que la foi victorieuse de tous les obstacles aura emporté cette citadelle de Satan?* »^[15]. Guerre sainte, certes, menée non pas contre des hommes, mais contre la misère et l'esclavagisme.

À l'image de la première revue missionnaire diffusée en France, au titre révélateur^[16], il s'agit d'abord d'édifier, c'est-à-dire susciter l'élévation et, par la force de l'exemple, conduire à l'engagement missionnaire. À la base de cet apostolat, il y a « l'inspirateur », celui qu'on peut appeler « *le véritable rédempteur de la race noire: le père Liberman* ». Sous sa direction, des « *hommes apostoliques* », au premier rang desquels il convient de placer le père Levavasseur, sont devenus les éléments d'une famille religieuse spécialement dévouée à « *l'évangélisation de la race noire* ».

Le Pape Grégoire XVI a décidé qu'on ne se bornerait plus à évangéliser les côtes africaines, mais qu'on pousserait le « *siège catholique* » jusque dans l'intérieur des terres. Ainsi, en 1846, il érigea la mission de l'Afrique Centrale. En 1848, quarante prêtres, allemands et italiens, partirent pour cette « *magnifique mais difficile mission* ». Karthoum sera une des quatre stations importantes, afin d'agir à proximité de ce qui constitue « *un des principaux marchés aux esclaves* ». Sur les quarante missionnaires, « *trente ont promptement succombé aux travaux de l'apostolat* », ce qui montre bien qu'au tournant de l'année 1850, les « découvreurs » de l'Afrique doivent encore affronter de redoutables endémies au risque de leur vie. Il en va de l'évangélisation comme des explorations: malgré, en particulier, le traitement de la malaria au sulfate de quinine, toute pénétration à l'intérieur du continent africain reste une aventure extrêmement périlleuse.

Quoi qu'il en soit, la tâche s'annonce exaltante. Le premier évêque de **La Réunion**, Monseigneur Julien Florian Félix Desprez (1851-1857) avait su réaffirmer l'autorité de l'Église à tous les niveaux, garantir l'indépendance du clergé à l'égard de l'administration coloniale et normaliser une situation délicate héritée de l'abolition de l'esclavage. Dorénavant, on pouvait regarder à l'extérieur. D'autre part, l'épiscopat de Monseigneur Desprez marque la fin d'une époque pour les pères du Saint-Cœur de Marie. La mission des Noirs laisse la place à de nouveaux impératifs diocésains. Son successeur, Monseigneur Amand René Maupoint (1857-1871), ne veut pas rester en marge. Ainsi va s'élaborer un projet qui dépasse les limites de La Réunion. Il s'agit d'évangéliser dans la continuité de la mission des Noirs les « pays païens » selon une polarité mission interne / mission externe. La colonie vaut bien la Métropole. Elle ambitionne à travers son évêque de partir à la conquête de nouveaux territoires à évangéliser dans une vision substitutive à la Métropole. Un vaste champ

[15] *Ibid.*, p. 18.

[16] *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères, 1810-1811*, Toulouse, Sens & Gaude.

d'action situé à proximité de La Réunion est certes de nature à éveiller les aspirations missionnaires de la colonie. Or, ne préjuge-t-on pas de ses moyens ?

L'évêque de La Réunion décide d'envoyer à la fin de 1860 une expédition à Zanzibar ayant pour objectif la fondation d'un établissement catholique. Elle se composait de M. Fava, prêtre diocésain « nommé vice-préfet », deux prêtres de Bourbon, le Père Jégo ainsi que le Père Schimpff, ancien élève du Saint-Esprit comme M. Fava, six religieuses de la Congrégation des Filles de Marie, un chirurgien de la marine française, Abel Sémanne. Armand Joseph Fava est arrivé à La Réunion en qualité de secrétaire particulier de Monseigneur Desprez auquel le lie des liens de parenté. Il a été formé au séminaire de Cambrai. Il est promu vicaire général en 1855, fonction qu'il occupera jusqu'à sa nomination à l'évêché de la Martinique au début de 1871.

« *De temps immémorial, l'idolâtrie et le mahométisme régnaient sur ces plages* ». C'est dans cette conviction que, le 21 décembre 1860, les envoyés de Bourbon parviennent à Zanzibar à bord du navire la *Somme* et sont accueillis par le consul de France, M. Lerché. Ils s'installent dans la maison « *qui avait été préparée* » et à laquelle ils donnent le nom de « *La Providence* ». La bâtisse est imposante : 37 x 8 m plus 3 ailes (aux extrémités et au centre) de 12 x 5 m. Rez-de-chaussée, étages, terrasses. Les sœurs occupent dans le voisinage un autre bâtiment ^[17]. Dès le second jour, ils sont présentés au sultan Saïd-Meggid (Majid) « *un Arabe de vingt-cinq ans environ* » par le consul de France et le commandant de la station française à Zanzibar, M. de Langle. L'entrevue est excellente. Les missionnaires affirment qu'ils viennent pour « *soigner les malades, secourir les pauvres, instruire les enfants et leur apprendre des métiers* » ^[18].

Le 25 décembre 1860 marque les débuts de la mission. La messe de minuit est célébrée dans une chapelle provisoire. Parmi les assistants, on remarquait : MM. Jablonski, chancelier au consulat, Peyronnet et Bérard, représentants des maisons de commerce de France établies à Zanzibar, des Espagnols ainsi que des Portugais qui habitent le pays. Le père Schimpff « toucha l'orgue ». Cette remarque incidente n'est pas sans évoquer pour le lecteur d'aujourd'hui la même attitude qu'aura le médecin alsacien Albert Schweitzer, missionnaire protestant admirateur de Bach, qui lui aussi avait transporté son orgue personnel jusqu'en Afrique équatoriale comme pour recréer, par la présence stupéfiante de cet instrument du culte en pleine brousse, comme ici dans une île tropicale, la dimension du sacré et en marquer sa portée universelle.

Très rapidement, les missionnaires prennent la mesure des besoins du pays, construisent des édifices d'accueil, de formation et de réparation ce qui les insèrent dans le tissu social local. L'aide aux déshérités provoque un vif étonnement : « *À Zanzibar, l'idée même de dévouement, de service gratuit et d'abnégation de soi, au profit du pauvre, est inconnue. Tout ce qui porte au front le cachet de la faiblesse, est foulé aux pieds. Il n'y a pas dans toute l'île un seul asile pour les malheureux. Le long des murailles, des vieillards mourants sont étendus sur la terre. /.../ Lorsqu'on nous vit recueillir les pauvres et les malades, les habiller, les nourrir, les loger, les*

[17] Mgr Gaume, pp. 23-24.

[18] *Ibid.*, p. 25.

soigner, on s'étonna beaucoup. /.../ Quand nous rencontrons un pauvre, nous ne regardons pas s'il est chrétien, mahométan, banian ou africain » ^[19].

De retour à Bourbon, M. Fava rendit compte à l'évêque de la situation (le lecteur, quant à lui, apprend peu de chose sur les détails de ce séjour qui semble par conséquent avoir eu pour fonction de seulement poser les fondements de la mission). Sa relation fut envoyée à Rome chez le Souverain Pontife. La Propagande « *s'empessa* » d'ériger la nouvelle mission en Préfecture apostolique, sous la juridiction de l'évêque de Saint-Denis. Avec l'assentiment du Saint-Siège, Monseigneur Maupoint remit, en 1862, la mission de Zanguebar à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, « *spécialement dévouée à l'évangélisation de la race noire* ».

Le **père Horner** fut chargé de la direction de cette œuvre. Mgr Gaume veut ici suggérer au lecteur une vision edificatrice de ce missionnaire qui obéit spontanément à l'appel et n'est pas sans rappeler le courage des explorateurs se lançant à la découverte de terres hostiles et inhospitalières du cœur de l'Afrique au nom de la géographie, tels que Caillé, Burton, Baker, Speke, von der Decken, Livingstone ou du Chaillu. Ils réalisent sans doute de grandes prouesses, mais ne sont-ils pas « *armés de pied en cap /.../ à la tête de puissantes caravanes organisées à grands frais* » ? C'est alors que, selon un procédé propre à l'esthétique baroque, l'auteur cherche à frapper l'imagination du lecteur par un contraste tout à fait saisissant : « *La même admiration est acquise d'avance au missionnaire catholique qui, seul et sans autre défense que sa croix de bois et son bâton de pèlerin, affronte les mêmes difficultés, brave les mêmes périls et expose généreusement sa santé et sa vie pour découvrir, non des rivières, des villes ou des montagnes, mais des peuples à sauver. Tel est le révérend père Horner* » ^[20].

Le père Horner est un père du Saint-Esprit. À son arrivée à La Réunion en 1855, il est nommé à Salazie où il est chargé en particulier de christianiser les affranchis. Puis il passera quatre années au service des lépreux dans les hauts de Saint-Denis. Dans son grand projet missionnaire, Monseigneur Maupoint avait d'abord envoyé des prêtres diocésains à Zanzibar, faute de mieux, s'étant initialement heurté au refus des congrégations. Il ne pouvait s'agir que d'une solution transitoire : le père Fava est bien revenu à La Réunion et le père Schimpff entrera en 1866 à la Compagnie de Jésus qui le destinera à d'autres populations ^[21]. Monseigneur Maupoint cède finalement la mission aux Pères spiritains en 1862. Elle sera dirigée par le RP Horner auquel viendront se joindre le RP Baur et le RP Le Roy, eux-mêmes Spiritains.

Dans les récits qu'ils légèreront, l'historien ne trouvera malheureusement que peu d'informations à caractère scientifique : les statistiques font défaut, le fonctionnement détaillé des établissements n'est pas exposé, les dates précises sont rares, on ne connaît pas le nom de tous les collaborateurs des différentes missions, etc. Les textes sont davantage conçus pour intéresser le lecteur du XIX^e siècle, il ne faut donc pas risquer de l'incommoder avec des notations qui en quelque sorte ne font

[19] *Ibid.*, pp. 34-36.

[20] *Ibid.*, p. VI.

[21] Cf. la thèse de Claude Prudhomme, *L'Église à La Réunion 1815-1871 - Un essai de chrétienté*, Université de Lyon III, 1980, 2 vol., VII-616 p.

pas progresser l'action. En revanche, il devra à la fois être édifié et avoir le sentiment de participer lui-même à des aventures toujours nouvelles et insolites. En dépit de ces objectifs éditoriaux, les ouvrages des missionnaires spiritains recèlent une profusion remarquable d'observations, en particulier ethnographiques, qui leur confèrent une valeur irremplaçable et leur assurent des succès de librairie sans précédent. Ils ouvrent ainsi la voie à une catégorie littéraire qui s'affirmera dans le contexte colonial: le reportage au service de l'action missionnaire comme moyen de connaissance de civilisations africaines inconnues.

Mgr Gaume rappelle brièvement la carrière du père Horner en recourant à nouveau au contraste qui a imprégné au-delà des siècles l'imaginaire de l'écriture religieuse par le recours au spectaculaire et à l'édification. Ainsi « la lèpre » du corps est-elle associée à celle de l'âme qui renvoie au problème fondamental du Salut: « *La Providence qui, depuis quelques années, pousse si visiblement à la régénération de l'Afrique, avait envoyé en 1855, à l'île Bourbon, cet intrépide missionnaire. Il travaillait sans relâche au bien spirituel de la colonie. /.../ Après huit ans passés à Bourbon, dont quatre au service des lépreux, le courageux apôtre fut appelé à exercer son zèle sur un autre point de l'Afrique, à l'égard d'une multitude de pauvres tribus, atteintes de toutes les lèpres de l'âme* »^[22].

Parti de Bourbon le 28 mai, le père Horner arrive donc à Zanzibar le 26 juin 1863. À peine débarqué et accompagné du consul de France, il va rendre visite au sultan afin d'entretenir les rapports de bienveillance que celui-ci avait eus antérieurement avec le père Fava. C'est ici que Mgr Gaume s'efface pour restituer le témoignage du père Horner tel que celui-ci l'a consigné dans sa correspondance et publié en 1872. Ses premières observations se concentrent d'abord, en toute logique, sur le sultan de Zanzibar: « *Ce haut personnage, aux pieds nus, coiffé du turban, vêtu d'une longue chemise blanche, couvert d'une sorte de houppelande en drap noir, le poignard sur la poitrine et le cimenterre au côté, était le souverain de Zanzibar et d'une grande partie de la côte orientale d'Afrique. /.../ C'est un homme encore jeune et d'une figure vraiment distinguée. Vous ne sauriez croire combien ce visage respire de bonté et de douceur. Aussi, n'ai-je pu m'empêcher de m'écrier intérieurement: quel malheur que cet homme ne soit pas chrétien!* »^[23].

Le royaume de Zanzibar vit « *sous le sceptre d'un prince intelligent et distingué* ». Son autorité est représentée sur l'ensemble des territoires relevant de sa souveraineté par des gouverneurs militaires appelés « djémadars » dont la résidence est fixée sur les principaux points de la côte. « *L'élément féodal domine dans le régime du gouvernement actuel. Bienveillant pour les Européens, ce gouvernement laisse une liberté illimitée à toutes les religions. Quant à l'indépendance du Sultan, elle est garantie par les traités conclus avec la France et l'Angleterre* »^[24].

[22] Mgr Gaume, pp. 38-39.

[23] *Ibid.*, p. 41.

[24] *Ibid.*, p. 21.



Sultan Saïd Majid

Mis à part la connotation féodale, le portrait que le père Horner continue à tisser est relativement élogieux à l'égard du sultan. Pas de trace d'implication du régime zanzibarite dans la question de l'esclavage qui pourtant va se situer au cœur de l'action missionnaire telle qu'elle se développera aussi bien à Zanzibar qu'en Afrique. Au XIX^e siècle, dans la plupart des États européens, le clergé, qu'il soit protestant ou catholique, observe plutôt une attitude conventionnelle à l'égard du pouvoir politique. Et donc lorsque Monseigneur Desprez, à la messe du 15 août 1852, déclare : « *Je trouve dans l'Évangile ce précepte politique, principe de tout ordre social : que l'honneur et le respect soient rendus à l'autorité. C'est que, d'après ce livre divin, toute puissance vient de Dieu* »^[25], l'évêque de La Réunion ne fait que traduire la position générale de l'Église. Il va d'ailleurs de soi que si les nouveaux arrivants mettaient en cause l'ordre établi, ils compromettraient bien évidemment l'œuvre qu'ils visent à accomplir, c'est-à-dire lutter contre l'obscurantisme par l'éducation, la formation, l'évangélisation, et affronter la réalité de l'esclavage avec les moyens dont ils disposent. L'attitude du clergé est à l'époque « légitimiste » : il respecte l'ordre établi, c'est-à-dire qu'il se situe en relation avec le pouvoir. Mais il agit tout en cherchant à faire évoluer la situation.

[25] *Le Moniteur* du 21 août 1852. Cité par Claude Prudhomme dans sa thèse, *op. cit.*, vol. I, p. 236.

On peut ici s'interroger sur le **choix de Zanzibar**, terre musulmane relativement développée si on la compare à l'ensemble de l'Afrique. Tout d'abord, quelle connaissance a-t-on de ce pays à l'époque ?

Le destin de Zanzibar se confond au XIX^e siècle avec l'histoire des imams de Mascate. C'est en effet Seyyid Saïd bin Sultan (1804-1856) qui à partir de 1807 établit les bases de la domination omanaise en Afrique orientale où s'offrent de vastes potentialités économiques. Il étendit sa suprématie depuis la Somalie au nord jusqu'à la Rovuma au sud qui marquait la limite des établissements portugais. Cette domination se fondait sur une ancienne implantation d'immigrants originaires d'Arabie remontant au VII^e siècle, voire au-delà. En 1840, il décide de transférer définitivement sa résidence de Mascate à Zanzibar. À sa mort en 1856, son empire fut partagé entre ses deux fils premiers nés : l'aîné restait le souverain d'Oman, le cadet Seyyid Majid bin Saïd (1856-1870) reçut les territoires africains et fit de Zanzibar sa capitale. De là, les différents sultans purent stimuler le développement des plantations, en particulier de girofle, tandis que des traitants arabes s'enfonçaient dans l'intérieur du continent où ils tissèrent un réseau de communication de plus en plus dense par lequel s'exerçait la souveraineté du sultan d'une manière plus ou moins formelle. Ces activités suscitèrent l'intérêt de Bourbon, mais aussi des grandes puissances étrangères qui conclurent successivement des traités de commerce et d'établissement consulaire.

Les États-Unis seront les premiers à signer des accords en 1833, puis viendront les Britanniques en 1839, la France en 1844, les villes hanséatiques en 1859. Le traité de la France a été en quelque sorte préparé par une longue suite de tentatives venues de Bourbon. Cette colonie entretenait depuis le XVIII^e siècle des relations commerciales plus ou moins significatives avec l'Oman. Quant à la côte orientale d'Afrique, elle lui fournissait des esclaves pour ses plantations coloniales. Rappelons brièvement quelques faits bien connus de l'histoire de Bourbon et de l'océan Indien ^[26].

À l'époque du capitaine général Decaen, gouverneur des Établissements français à l'est du cap de Bonne-Espérance (1803-1810), une intense activité est menée en direction de Mascate, mais les déboires de Napoléon à partir de 1810, puis sa chute en 1815 laisseront le champ libre aux Anglais dans l'océan Indien et donc mettront un terme à ces prémices. Des conversations commerciales reprennent cependant avec Seyyid Saïd pour un développement prometteur des relations entre Bourbon et Zanzibar visant à attirer vers la colonie française les navires de Mascate, mais sans succès. Le sultan propose alors au gouverneur Cuvillier (1832-1838) le transfert de colons pour introduire la culture de la canne à sucre à Zanzibar (1835). Bourbon demande alors la création d'un entrepôt de commerce français sur la bordure orientale de l'Afrique ce qui aurait permis de rayonner vers la Mer Rouge et le Golfe Persique. Il s'agissait par ailleurs d'amener les populations à pratiquer le commerce. En 1834, puis 1837/1838, des navires français visitent Mascate et Zanzibar et sollicitent l'établissement d'un agent consulaire. La corvette *Dordogne* visite

[26] Voir, entre autres, les ouvrages d'Auguste Toussaint, dont *Histoire de l'océan Indien*, Paris, PUF, 1961, 286 p., Robequain Charles, *Madagascar et les bases dispersées de l'Union Française*, Paris, PUF, 1958, 586 p.; Ballot Isabelle, *L'Oman et la France, Quelques éléments d'histoire*, Paris, Archives et Documentation du Ministère des Affaires Étrangères, s.d., 274 p. + 7 p.; ainsi que Lavalley Gaston, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque municipale de Caen*, Caen, Le Blanc-Hardel, 1880, LIX-274 p. (en particulier les *Papiers du Général Decaen*).

Zanzibar et Mascate en 1840. Une convention est alors signée avec le sultan sur l'établissement de colons. Les discussions sur la nomination d'un agent consulaire reprennent, mais n'aboutissent toujours pas. On comprend finalement à Paris les objections du sultan qui veut traiter non pas avec les autorités de Bourbon, mais directement avec le gouvernement. Là-dessus viennent se greffer les difficultés résultant de l'occupation française de Nosy Bé qui lésait les droits de souveraineté de l'imam de Mascate (1841).

Le nouveau gouverneur de Bourbon, l'amiral Bazoche (1841-1846), reprend néanmoins les négociations concernant le recrutement de travailleurs. Le lieutenant de vaisseau Le Mauff de Kerdudal, commandant le brick de guerre *Messenger*, entreprend une mission à Kilwa (1842) pour prospecter le marché. La formule du rachat préalable qui consiste à racheter les esclaves et leur offrir un contrat de travail est d'abord acceptée par le sultan pour contrebalancer l'influence britannique, puis refusée en raison de protestations internes à l'île où l'on craignait le danger d'émancipation. Cela se termine par un échec (1844). Finalement, le ministre des Colonies délègue le capitaine de vaisseau Romain-Desfossés, nouveau commandant de la station navale de Bourbon, à bord de la corvette *Berceau* à Zanzibar le 9 novembre 1844. Le traité d'amitié et de commerce est paraphé le 17 novembre 1844. Le Capitaine Broquant ouvre le poste consulaire. Seyyid bin Saïd se réserve le monopole du commerce de l'ivoire et de la gomme copal. Trois maisons de Marseille envoient des agents permanents à Zanzibar : Vidal, Rabaud et Régis.

Cette intense activité est donc, pour l'essentiel, déployée dans le contexte de la Monarchie de Juillet et démontre que, bien avant que la « mission des Noirs » de La Réunion ne s'intéresse à l'Afrique orientale, Zanzibar représentait déjà de longue date un objectif géopolitique majeur pour l'île Bourbon. Par ailleurs, après la défaite de Napoléon en 1815, la suprématie anglaise se concrétise, en particulier, par un certain nombre de traités touchant à l'esclavage : en 1822 avec Mascate, par lequel le sultan Seyyid Saïd renonce à toute exportation d'esclaves de ses territoires ; en 1845 un nouveau traité est signé avec le sultan impliquant l'interdiction de tout transfert d'esclaves du sultanat de Zanzibar. Enfin, dans la Déclaration de Paris du 10 mars 1862, les Anglais et les Français s'engagent à respecter l'indépendance de Mascate et de Zanzibar en tant qu'États souverains.

L'ensemble de ces événements atteste qu'au XIX^e siècle Zanzibar peut effectivement être considérée comme une entité d'une importance certaine, symbolisée par le fait que ce territoire constitue un des rares États d'Afrique dont la souveraineté est reconnue en droit international. C'est dire que dans les années 1850/1860, Zanzibar a paradoxalement une dimension qui peut paraître bien supérieure à ce que ce pays représente aujourd'hui pour La Réunion.

S'installer à Zanzibar pour des missionnaires venant de Bourbon, n'est donc pas une entreprise risquée, ni même périlleuse au sens des grandes aventures d'exploration. Les Français, comme on vient de le voir, bénéficient d'une représentation consulaire, les missionnaires s'installent dans un bâtiment qui a été préparé à leur intention, leur venue est annoncée auprès du sultan. Or, la tâche que s'assigne la mission catholique de Zanzibar est immense. Elle doit évoluer à l'intérieur d'un espace essentiellement musulman et s'attaquer aux racines d'une pratique ancestrale : l'esclavage.

L'essor de la mission n'est pas concevable sans l'accord du pouvoir politique du sultan Saïd-Meggid « dont la bienveillance ne s'est jamais démentie »^[27]. Une coopération intelligente s'instaure. L'œuvre peut dès lors se construire et se développer : deux hôpitaux (dont l'un pour les Européens et les marins de toutes les nations), trois écoles primaires (deux sont dirigées par les frères de la congrégation, une est l'école des filles dirigée par les sœurs), une école professionnelle et un ouvroir. Le sultan lui-même envoie, contrairement aux usages du pays, ses soldats recevoir les soins des médecins et des sœurs. Chaque matin à 7h30, la cloche de la Providence annonce que les malades de la ville peuvent venir à la mission se faire soigner (jusqu'à 80 par jour). Dans les arts mécaniques, on forme menuisiers, charbons, serruriers, mécaniciens. On procède aux réparations dans les sucreries du prince, sur les machines des négociants européens, à bord des navires de toutes les nations. Le gouverneur de Zanzibar, Saïd Saliman Ben-Ahmed envoie une lettre pour dire que sa pompe est en mauvais état et qu'il compte sur la mission pour la réparer. Toutes ces compétences concourent à donner de la mission l'image d'une institution solidaire de la société.

Les écoles et les ateliers ont été créés pour accueillir les enfants arrachés à **la traite**. Le nombre des enfants rachetés s'élève à 170 (90 garçons, 80 filles). Les plus jeunes n'ont que quatre ans, les plus âgés ont vingt ans. Les ateliers, sous la direction du frère Félicien, sont dotés d'une forge, de deux tours, d'une menuiserie, d'une scierie mécanique circulaire, d'une fonderie, et « sont très appréciés des Arabes et des bateaux anglais ». Les enfants sont doués d'aptitudes spéciales pour les arts mécaniques et les mathématiques. Ils s'adonnent à l'étude de la musique instrumentale où ils excellent sous la direction du père Baur. « *Nos petits Africains font à peu près les mêmes progrès que les enfants d'Europe. Certains sont même d'une intelligence remarquable. /.../ Les progrès qu'ils font dans l'étude du latin surprennent. Ils nous font espérer que plusieurs, peut-être tous, auront le bonheur de devenir les prémices du clergé indigène qui devra régénérer l'intérieur de la pauvre Afrique* »^[28]. 170 enfants achetés par les missionnaires sur le marché aux esclaves fréquentent donc ces écoles. Déjà on a fait commencer les études à une partie des garçons, dans le but de trouver parmi eux des vocations sacerdotales ; car on est persuadé que l'Afrique ne pourra être régénérée que par le clergé indigène, soutenu et dirigé par des missionnaires européens. Les missionnaires recrutent en effet ces enfants sur le marché aux esclaves, « destinés à devenir la pépinière du christianisme dans l'Afrique orientale »^[29].

Le père Horner observe qu'il a été mis fin à « l'abominable commerce » grâce aux conventions conclues entre les grandes puissances de l'Europe concernant le commerce triangulaire dans l'Atlantique. Mais la traite des Noirs continue en Afrique orientale. Les marchés sont toujours approvisionnés d'esclaves et la chasse à l'homme s'y fait « avec une effrayante activité ». De nombreux voyageurs en ont informé l'Europe : « *En réunissant leurs témoignages, on arrive à cette conclusion qu'il y a, en moyenne, chaque année, de 70 000 à 80 000 personnes de tout âge et de*

[27] Lettre du 29 juin 1863.

[28] Mgr Gaume, p. 108.

[29] *Ibid.*, p. 47.

tout sexe, enlevées par les négriers. Dans ce nombre ne sont pas compris ceux qui ont succombé avant d'arriver au marché » ^[30].

Sur certains points, d'après les témoignages des voyageurs que le père Horner cite, l'esclavage ne représente qu'1/5 et sur d'autres points qu'1/10 de la population anéantie par cette chasse. « *Ainsi à côté des 70 000 malheureux qui partent chaque année pour l'exil le plus affreux, il y a, chaque année aussi, de 300 000 à 400 000 morts qui restent sur le champ de bataille de la traite* ». Selon un témoignage du colonel Rigby, consul anglais, chargé d'affaires de Sa Majesté britannique à Zanzibar, « *il passe à la douane de cette ville, venant de la seule région du Nyassa, 19 000 esclaves par an* » ^[31]. Il est à noter que ce chiffre ne comprend pas les esclaves expédiés dans les rades portugaises.

À peine arrivé à Zanzibar, le père Horner avait voulu visiter le marché aux esclaves. « *Les nègres sont traqués comme des bêtes fauves dans les razzias d'esclaves. /.../ Là se trouvent pêle-mêle, entassés comme les marchandises d'un magasin, hommes, femmes et enfants qui, pour la plupart, sont d'une maigreur de squelettes. /.../ Je défie la plume la plus habile de faire une description exacte du marché aux esclaves* » ^[32]. Sur les lieux de vente d'esclaves, les missionnaires achètent, suivant leurs ressources, de jeunes esclaves : « *Ces jeunes indigènes, élevés chrétiennement, deviennent les éléments de familles chrétiennes ou des catéchistes, ou des religieuses, ou même des prêtres. Renvoyés dans leurs tribus, ils forment le noyau de chrétientés* » ^[33]. Le prix des Noirs est monté subitement, sans aucun doute parce que les missionnaires, en rachetant les esclaves, sont entrés dans une logique « commerciale » qui se retourne contre eux : un enfant de six à sept ans se vend 50 francs, un homme robuste de vingt ans jusqu'à 150 francs, une femme de même âge de 100 à 150 francs. Les descriptions du fameux « marché aux esclaves » de Zanzibar sont particulièrement saisissantes. « *On voit un pauvre noir saisi par l'encanteur qui, le tenant par le bras, le promène sur le marché pour être examiné comme une bête. L'acheteur arrête le noir, lui ouvre la bouche, regarde la langue et les dents, examine les yeux, les pieds et toutes les parties du corps* » ^[34]. Mais combien sur ce marché de Zanzibar passait-il d'esclaves ? Difficile d'en connaître le chiffre exact. Cependant lors du voyage de Sir Bartle Frere, envoyé par le gouvernement britannique près du sultan pour obtenir l'abolition de ce marché public, le père Baur a appris que le recensement fait à la douane donnait en moyenne 45 000 Noirs pour une année.

Si les navires européens exerçaient une répression contre les négriers, on pouvait encore, malgré tout, voir débarquer un bon nombre d'esclaves sur les divers points de l'île. « *Ce n'est pas exagérer que de porter à 20 000 le nombre des esclaves ainsi introduits. Or, pour fournir 65 000 esclaves au marché, il fallait assurément perdre plus d'un quart de ceux qui étaient pris, soit environ 16 000, à cause des massacres perpétrés au cours des razzias, des maladies contagieuses, des mauvais traitements, de l'épuisement, soit un total de plus de 80 000 noirs arrachés à leur pays*

[30] *Ibid.*, p. 48

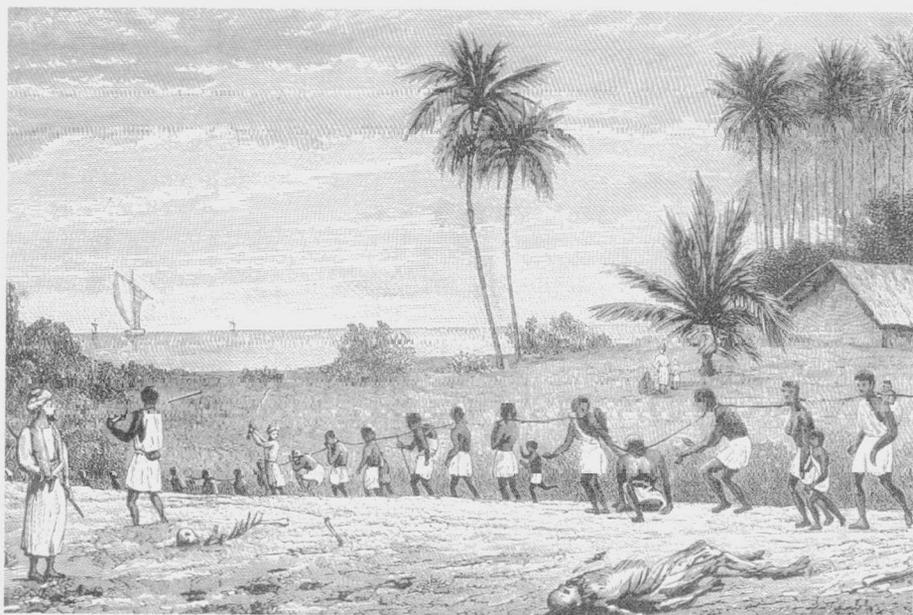
[31] *Ibid.*, p. 49. Cf. David et Charles Livingstone, « Le Zambèze et ses affluents, 1858-1864 » dans *Le Tour du Monde*, 1865, pp.113-176, XIII – 324^e livraison, p. 166.

[32] Mgr Gaume, pp. 55-57.

[33] *Ibid.*, p. 17.

[34] *Ibid.*, p. 57.

pour une année. Et pour quinze années 1 200 000. Dans ce chiffre ne sont point compris ceux qu'on transportait par terre le long de la côte et qui étaient directement expédiés à destination. Tous les jours on les voyait passer par centaines, enchaînés l'un derrière l'autre, et formant comme un long chapelet »^[35].



Convoi d'esclaves

Grâce à l'intervention des gouvernements européens et aux dispositions prises par le nouveau sultan Saïd Bargasch (1870-1888), qui s'est ainsi exposé à encourir les blâmes et l'aversion de ses sujets, la vente de ces milliers d'êtres humains sur la place publique de Zanzibar a été supprimée et l'importation des noirs interdite. Mais, malgré les mesures prises, la traite se fait encore : « *Les maîtres qui possédaient des esclaves les ont gardés, et, sans en introduire dans l'île, ils peuvent les acheter et les vendre./.../ Et maintenant faut-il s'étonner si, après un si barbare système de dépopulation, pratiqué depuis des années et depuis des siècles, le voyageur parcourt aujourd'hui des pays entiers sans rencontrer un seul village ?* »^[36].

Le père Horner rapporte des faits dont il a été « *le témoin journalier pendant quinze ans* ». Même les scènes décrites par Livingstone dans ses mémoires resteront à ses yeux au-dessous de la vérité. « *Jamais on ne pourra assez déplorer les résultats lamentables du trafic de chair humaine qui s'est pratiqué dans ces pays pendant des siècles et qui continue encore aujourd'hui malgré la défense de S.A. le sultan de Zanzibar et la surveillance active des croiseurs anglais* »^[37].

Zanzibar était le centre de tout le commerce de la côte orientale d'Afrique, c'est sur le marché de cette ville que l'on transportait de divers points du continent,

[35] PP Baur et Le Roy, p. 102.

[36] *Ibid.*, pp. 102 et 105.

[37] *Ibid.*, p. 97.

surtout de Quiloa (Kilwa), la plus grande partie des esclaves enlevés dans l'intérieur pour être expédiés « en Égypte, en Arabie, dans le Golfe Persique, partout » : « Tous les jours arrivaient au port des boutres chargés de cette marchandise humaine : des centaines de pauvres gens, ressemblant à des squelettes ambulants, abrutis par la souffrance. La douane inscrivait le nombre de ceux qui passaient, car le propriétaire devait payer tant par tête. Là, les esclaves étaient remis entre les mains des encanteurs, qui tous les jours les conduisaient sur une place publique où se tenait le marché de quatre à six heures du soir. Inutile de rapporter les scènes d'horreur et d'abominable dépravation qui se passaient sur ce marché d'ignominie. /.../ Ah! que n'avions-nous alors assez d'argent pour racheter en grand nombre ces malheureux, pour arracher à l'esclavage tous ceux qui tendaient aux missionnaires leurs mains amaigries et qui leur faisaient cette prière déchirante : "Blanc, achète-moi!" »^[38].

Vu la difficulté à faire passer tout d'un coup « ces pauvres noirs » du Zanguebar « des ténèbres de leur fétichisme aux clartés de la civilisation chrétienne », les premiers missionnaires ont cru qu'ils assureraient plus de succès à leur apostolat en s'occupant d'abord des enfants. « Des enfants, on en trouvait alors par centaines, tous les jours, sur le marché de Zanzibar. On en trouve encore sur mer, entassés pêle-mêle dans les boutres de contrebande qui font la traite entre la côte et les îles; on en trouve sur le continent entre les mains des marchands de chair humaine »^[39].

Grâce aux dons des généreux bienfaiteurs, des centaines de « pauvres noirs » ont pu être rachetés. Ceux qui ont pu survivre aux angoisses de la faim, aux tourments de la maladie, aux mauvais traitements dont ils ont été l'objet, ont été élevés, instruits, mariés. Autant que les ressources de la mission peuvent le permettre, « ces malheureux » sont ramassés, rachetés, rassemblés dans la mission. Sous la direction des Frères, ils apprennent à lire, à écrire, à chanter. On en fait des forgerons, des charpentiers, des menuisiers, des maçons, des jardiniers, des agriculteurs. Les Filles de Marie de leur côté initient les filles aux travaux qui leur sont propres. « Et ces jeunes familles, qui doivent tout à leurs bienfaiteurs d'Europe, nous ont permis et nous permettront d'établir, dans l'intérieur, des colonies chrétiennes autour desquelles viendront peu à peu se grouper pauvres et païens. Aujourd'hui nous avons encore près de six cents de ces enfants que Dieu a appelés à la liberté de l'Évangile. /.../ Et lorsqu'ainsi élevés, ces enfants sont devenus des hommes, le missionnaire prend quinze ou vingt d'entre et s'en va chercher dans l'intérieur une tribu amie, un sol fertile. On s'établit là, on défriche la forêt, on construit des cases et, quand tout est prêt, les jeunes hommes reviennent à la côte chercher leurs fiancées. Et comme aux premiers jours du monde, ils ont la terre devant eux »^[40]. Le missionnaire en tant qu'instrument de la volonté divine participe par son évangélisation à une re-création.

[38] *Ibid.*, pp. 98 et 101.

[39] *Ibid.*, p. 112.

[40] *Ibid.*, pp. 101 et 112.

II - LE ZANGUEBAR, TERRE DE PÉNÉTRATION MISSIONNAIRE DES SPIRITAINS

« *L'évangélisation de l'immense côte de Zanguebar était commencée : il s'agissait d'en assurer la perpétuité et le développement* » [41]. Par cette phrase, Mgr Gaume induit que l'île de Zanzibar fait partie intégrante du concept global de Zanguebar. Bien plus, elle en est la porte d'entrée, le point de passage obligé, le centre à partir duquel doit rayonner l'action missionnaire des Spiritains sur le continent africain.

Après s'être rendu compte du bon état de la mission et s'être assuré qu'elle ne souffrirait pas de son absence, le père Horner partit « *pour une expédition lointaine sur la grande terre d'Afrique* » [42]. Il s'agissait de visiter à la demande du Supérieur plusieurs points de la côte orientale d'Afrique dans le but de connaître l'endroit le plus favorable à l'établissement d'une nouvelle mission. Cette prospection devait durer de septembre à octobre 1868. Le sultan de Zanzibar lui offre le passage à bord de son bateau à vapeur, avec son secrétaire, une garde d'honneur de quarante soldats, et une escorte de six musiciens portugais. La sollicitude de ce prince musulman à l'égard de missionnaires chrétiens illustre deux aspects qu'on ne saurait sous-estimer : la qualité de l'implication « apostolique » des Spiritains à Zanzibar qui a reçu l'adhésion du pouvoir et l'esprit d'ouverture du sultan.

Le résultat de la prospection s'avérant négatif, le père Horner renonce à l'apparat offert par le sultan et repart cette fois à bord d'un boutre (10 m x 3 m). Il est accompagné du frère Marcellin ainsi que de Moussa, commissionnaire arabe de la mission, parlant plusieurs langues, « *descendant des anciens aborigènes de la Grande Comore fusionnés avec les colons venus de Chiraz* ». La prépondérance de la population comorienne en certains endroits de la région est fortement soulignée par le narrateur : « *C'est à tel point que depuis Singapour jusqu'au cap de Bonne-Espérance, on trouverait difficilement un seul point du littoral sans Comoréen* » [43]. Ils quittent Zanzibar et vont jeter l'ancre dans le port de Bagamoyo situé sur la côte africaine à quelques encablures au nord de Daressalaam.

D'emblée, le site de **Bagamoyo** est considéré comme étant « *propre à l'établissement d'une mission* ». Bagamoyo est une ville d'environ 10 000 habitants. L'autorité y est représentée par un gouverneur qui, assisté d'un homme de loi, administre la chose publique et rend la justice au nom de son altesse Saïd Bargasch. La douane de Zanzibar y a établi une succursale. La population est très mêlée : Arabes propriétaires de vastes plantations, Hindous de Bombay, Indiens musulmans à la tête du commerce, Banians de Kathe, Bouddhistes épiciers et marchands de bric-à-brac, Béloutchis exerçant le métier des armes, Portugais de Goa médecins et pharmaciens, des Noirs enfin, « *sortis de toutes les tribus de l'intérieur* » pour la plupart « *esclaves et travailleurs* ».

De là, le père Horner se rend à Kingani, vers la mi-septembre et entreprend la reconnaissance du fleuve de même nom. Ensuite, il organise une excursion au pays des Vazaramo, « *premier peuple de l'Afrique qui recevra de notre*

[41] Mgr Gaume, p. 38.

[42] Lettre au Supérieur Général du 7 janvier 1869.

[43] Mgr Gaume, p. 77.

bouche les paroles de vie. /.../ Leur valeur brille surtout dans la chasse qu'ils font aux esclaves. C'est par ce honteux trafic qu'ils se procurent les vêtements les plus beaux de l'Afrique orientale. /.../ Ils bâtissent, de distance en distance, de petits villages dont les chefs sont pour la plupart soumis au Sultan de Zanzibar » ^[44].

Au port, les boutres font le commerce avec Zanzibar, Quiloa, Sadani et divers points de la côte. Bagamoyo est aussi le point de départ et d'arrivée de la plupart des caravanes de l'intérieur et, en haute saison, il y descend jusqu'à 8000 à 10000 porteurs en une semaine. Tous les transports se font à dos d'homme. Tipou-Tipou, célèbre trafiquant et négrier, « *est passé avec 2000 hommes et 70000 livres d'ivoire* » ^[45].

C'est donc en 1869, soit six ans après l'arrivée à Zanzibar du père Horner et du père Baur, que la mission vint s'établir à cet endroit, à un kilomètre au nord de Bagamoyo. Les missionnaires ont montré la voie en défrichant, en plantant et en cultivant cocotiers, manioc, canne à sucre, sésame, sorgho. Vingt ans auparavant, Bagamoyo n'était qu'un assez pauvre village, mais l'essor de ce lieu est illustré par la construction récente de belles maisons d'Arabes et l'ouverture de riches magasins d'Hindous. L'installation de la mission s'inscrit dans cette dynamique dont on comprend par ailleurs qu'elle se déploie sur l'arrière-plan des expéditions caravanières. Bagamoyo est devenu après Zanzibar le marché le plus important de la côte. C'est là qu'arrivent l'ivoire, la gomme copal, le sésame et tous les produits de l'intérieur. En haute saison, les caravanes y amènent de l'intérieur « *jusqu'à 10000 étrangers en une semaine* ». Ils n'y séjournent pas longtemps, mais quelques-uns d'entre eux se fixent sur la côte.

La fondation de la mission de Zanzibar avait bien évidemment une finalité qui débordait son propre cadre : il s'agissait d'abord d'édifier une base solide pour ensuite affronter les difficultés de la pénétration en terre inconnue. Bagamoyo devait à cet égard constituer un relais vers l'intérieur, une base arrière de grande efficacité, grâce en particulier à son site privilégié. La mission dédiée à Notre-Dame de Bagamoyo son établissement d'abord conçu pour accueillir les petits enfants abandonnés qu'on réunit dans une « *salle d'asile* » avec les plus jeunes enfants du « *village chrétien* » qui ont été rachetés « *autant que les ressources le permettent* ». Vers l'âge de sept ans, ils passent dans une autre œuvre, l'œuvre importante des orphelinats : « *L'œuvre ici poursuivie n'est pas l'œuvre des seuls missionnaires : c'est celle de Dieu et de l'Église, celle de tous les chrétiens. Nous ne sommes que des chargés d'affaires, envoyés pour le compte de tous ceux qui ont foi en la rédemption universelle des peuples* » ^[46].

[44] *Ibid.*, pp. 91-93.

[45] PP Baur et Le Roy, p. 194.

[46] *Ibid.*, p. 350.



Notre-Dame de Bagamoyo

Là aussi sont rassemblés les jeunes esclaves qui, transportés de la côte vers les îles de l'océan Indien par des négriers de contrebande, sont capturés par les croisières anglaises ou françaises et sont ensuite confiés par les consuls. Près de la mission s'étend le petit village chrétien de Saint-Joseph. Deux missionnaires habitent avec eux dans une case presbytère construite au milieu du village. Les indigènes, les Arabes surtout, ne se montrent pas toujours favorables à cette implantation. Les navires de guerre français qui paraissent à Zanzibar font des visites régulières. La plupart des voyageurs qui vont explorer le continent mystérieux, après avoir élaboré l'organisation matérielle de leur expédition à Zanzibar, transitent par Bagamoyo qui, au fil du temps, s'est imposé comme lieu emblématique de destination des pistes caravanières issues de la région des « Grands Lacs » avec leurs cortèges d'esclaves et de porteurs d'ivoire. C'est d'ici qu'est parti Stanley à la recherche de Livingstone. La mission verra successivement passer Cameron, les expéditions belges et allemandes, l'abbé Debaize, le capitaine Bloyet, Giraud et beaucoup d'autres voyageurs-explorateurs-militaires au fil de l'expansion coloniale qui en Afrique orientale prend corps dans les années 1880.

L'ouvrage intitulé *À travers le Zanguebar*, publié en 1886, présente deux parties. La première a été rédigée par le **père Baur** et concerne « *l'Oudoé et l'Ouségoua* »*. Il s'agit d'une relation du voyage effectué à travers deux régions situées en retrait de la bande littorale « *dans le but de visiter les stations déjà fondées et chercher des emplacements favorables pour en établir de nouvelles* ». Elle est

* pp. 1-107.

adressée au TRP Emonet, ancien préfet apostolique de la Guyane française, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Les conditions de déplacement décrites permettent de croiser les observations des grands explorateurs sur l'organisation des caravanes. Comme les échanges sont réalisés en nature, il va de soi que les voyageurs doivent se charger non seulement du nécessaire, mais aussi de toutes sortes d'objets afin de payer le « hongo » (ou tribut des caravanes) fréquent sur de longues distances. Tous les transports se font à dos d'homme. Les difficultés de marche ne cessent d'apparaître. D'où la formation de caravanes facilement nombreuses : « *On est obligé d'emporter avec soi des marchandises de toute espèce : des étoffes, des verroteries, du fil de laiton, des couteaux, des pioches, des miroirs, etc. On charge tente, hamac, batterie de cuisine, sur le dos de pagazis ou porteurs : chaque homme prend ordinairement 70 livres* »^[47].

Le père Baur quitte Bagamoyo le 16 janvier avec le père Hacquard qui devait décéder cinq jours après leur retour. Ils sont à la tête d'une petite caravane de douze porteurs ce qui est peu, « *plus six de nos chrétiens* ». Les RP Le Roy et Fritsch les accompagnent jusqu'à la première étape. Les Européens qui sont allés jusqu'aux Grands Lacs ou qui ont traversé l'Afrique n'ont pas encore visité l'Oudoé situé à l'écart des grands axes de pénétration. Ils seront donc les premiers à parcourir ce pays, à entrer en relation avec « *ces pauvres gens quelque peu anthropophages* ».

L'Oudoé se trouve entre deux fleuves : le Kingani qui le sépare au sud de l'Ouzaramo et le Wamé qui le borne au nord et le sépare de l'Ouzigoua. À l'est, il s'étend presque jusqu'à la côte, au sud-ouest, il touche à l'Oukwéré et, à l'ouest, il confine à l'Oukami. Les Wadoé n'ont pas d'esclaves, mais « *ils mangent avec délices leurs semblables* »^[48]. Païens et fétichistes soumis aux sorciers, ils sont descendants des Manyémas à l'ouest du Tanganyika et parlent la même langue : « *Comme on le voit, on n'a pas besoin de franchir de grandes distances et de dépenser beaucoup d'argent pour trouver des peuples abandonnés : à quelques lieues de Bagamoyo, les tribus sont aussi sauvages et les coutumes aussi barbares qu'au centre de l'Afrique* »^[49].

Le père Baur traverse néanmoins librement leur pays pour aller à la mission de Mandéra. Dix mois auparavant, il avait conduit ici deux pères et le frère chargé de commencer cette mission : « *Quel changement : à la place des misérables huttes dressées à la hâte, voici maintenant une assez belle petite église, des maisons en briques pour loger les missionnaires, des magasins, un beau et fertile jardin où tous les légumes poussent comme par enchantement sous la main du frère Alexandre, un petit village chrétien de vingt familles* »^[50]. Autour, la forêt a été défrichée, les campagnes sont cultivées avec intelligence. La population vient soigner ses maladies, se faire instruire, assister aux offices. L'impression suggérée est celle d'un lieu devenu paradisiaque confortant l'idéal missionnaire.

Il fallait une station intermédiaire entre Bagamoyo et Mhonda : le père Baur entreprend un voyage d'exploration « *placé sous la protection de Saint Joseph* ».

[47] PP Baur et Le Roy, p. 10.

[48] *Ibid.*, p. 22.

[49] *Ibid.*, p. 24.

[50] *Ibid.*, p. 35.

Le départ est fixé au 19 mars 1880. Le père Machon accompagne le père Baur. Ils traversent l'Oudoé « *qu'aucun Européen n'avait encore visité* » et parviennent à l'Ouzigoua marchant à l'aventure. Le mercredi saint, ils arrivent dans le village qui s'appelait Mandéra dont le chef Kingarou était surnommé dans le pays Face du Serpent (pour le distinguer de Kingarou le Grand, roi de l'Oukami). L'accueil est empreint de grande cordialité : « *Saint Joseph avait travaillé pour nous* ». Le père Baur fait part à Kingarou du but de son voyage et lui demande de céder sur ses terres un endroit convenable. « *Tout ce que j'ai est à vous, répondit le bon chef; ma maison est à vous, mon champ est à vous, mes hommes sont à vous. Choisissez ce qu'il vous plaira et restez chez moi!* »^[51]. Au cœur de l'Afrique, le missionnaire fait le constat que les contacts de civilisation peuvent aussi se pratiquer dans un contexte inspiré apportant un démenti à une vision unilatérale du « sauvage anthropophage ». Du reste, s'il condamne les pratiques barbares, il sait aussi dénoncer l'attitude de supériorité raciale communément répandue à l'époque en Europe : « *C'est un devoir pour le missionnaire de respecter toutes les races; mais pourquoi ne pas le dire? Ce vieux patriarche africain, dans ses rapports, est à classer sensiblement au-dessus de beaucoup d'Européens à peau blanche, qui estiment les nègres un peu moins que les perroquets et que les chiens de Terre-Neuve* »^[52].

La marche s'effectue ensuite vers la vallée du Kingani, le vrai nom du fleuve est Roufou à la limite entre l'Ouzaramo et l'Oudoé : il descend des montagnes de l'Oukami. Le groupe arrive à Mbiki, un centre assez important où deux grandes caravanes se dirigeant vers Tabora ont déjà campé. De là, il passe de l'Oukwéré dans l'Oukami. Le Guéringué sépare deux tribus en rivalité. Le RP Acker, le nouveau supérieur de la mission de Zanzibar, intervient auprès de Hamed ben Séliman, vizir du sultan. « *Il n'est pas facile de dire jusqu'à quel point le sultan Séid Bargasch est maître dans ces pays* »^[53]. Il y a donc bien une problématique de la notion de souveraineté de ces contrées qui sera exploitée par les Allemands en 1884 pour justifier leur prise de possession coloniale en prétendant qu'il s'agissait de « territoires sans maître »^[54]. Puis à Yangué-Yangué, autre lieu, autre situation : « *Les cases avaient été brûlées, les plantations saccagées, les troupeaux volés, les hommes, les femmes, les enfants tués, pris, enlevés, vendus comme esclaves. C'étaient les Wasigoua qui étaient les auteurs de ce beau fait d'armes* »^[55].

Sur le plan religieux, les missionnaires remarquent qu'il n'est pas nécessaire d'habiter là très longtemps pour s'apercevoir que « *ces pauvres gens* » ont plus ou moins des idées surnaturelles : « *En résumé, la masse croit à une puissance supérieure sur laquelle on ne disserte pas aisément mais dont le nom revient souvent sur les lèvres du peuple : Dieu l'a voulu, Dieu l'a fait, si Dieu le permet. Toutefois Dieu ne reçoit pas de culte, il est bon, et l'homme n'a rien à craindre de lui... Il n'en est pas de même de certains esprits qui prennent un malin plaisir à tourmenter les mortels. Ceux-là, il faut les apaiser, les amadouer, les faire taire, et on y parvient en leur sacrifiant ce qu'ils demandent par l'organe des sorciers* »^[56].

[51] *Ibid.*, p. 39.

[52] *Ibid.*, p. 188.

[53] *Ibid.*, p. 166.

[54] Cf. Polényk Michel, « Constitution de territoires coloniaux : l'exemple de l'Afrique Orientale Allemande (1884/85) » dans *Le Territoire*, Publications de l'Université de La Réunion / Didier Érudition, 1986, pp. 165-181.

[55] PP Baur et Le Roy, p. 169.

[56] *Ibid.*, p. 209.

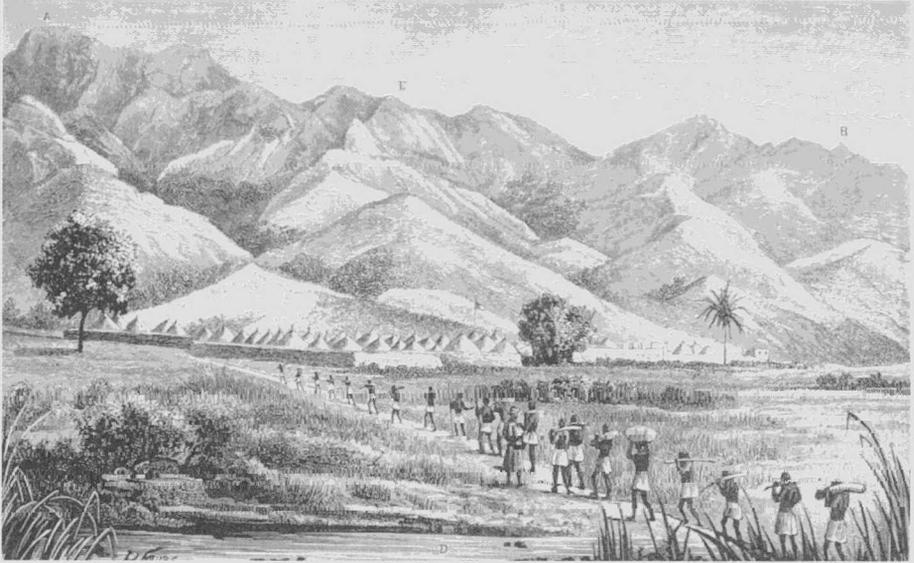
La mission de Mhonda a été établie sur le Ngourou, dans un décor montagneux, près de la rivière Kouloula qui va se jeter dans le Walé. Au loin s'étend la plaine de Kidoudwé. C'est là que le père Horner avait établi quelques années auparavant une mission dédiée au Sacré Cœur de Jésus non sans que celle-ci eût depuis essuyé de rudes tempêtes. Le père chargé de la mission a dû rentrer en France pour restaurer une santé délabrée par les fatigues et les privations. Un frère y est mort. La protection affichée par Gosso, le chef de Mhonda, a suscité de violentes jalousies chez les chefs du voisinage qui marquent une forte hostilité à l'égard des missionnaires. Heureusement, sur la demande du consul de France, le sultan de Zanzibar a envoyé des soldats pour rétablir la paix entre les chefs. Une nuit, le feu a incendié le magasin et quelques cases de la mission détruisant toutes les provisions de l'année. Plus tard, le chef Gosso, protecteur de la mission, est tué dans une embuscade. « *Cependant la semence lève* » : le père Machon, supérieur, a pu développer la mission « *en petit village chrétien* ».

La seconde partie de l'ouvrage a été rédigée par le **père Le Roy** et s'intitule « *Dans l'Oukwéré, l'Oukami et l'Ousagara* »*. À la suite du voyage d'exploration fait un an plus tôt par le père Étienne Baur, la fondation d'une nouvelle station était décidée à Mrogoro. L'arrivée de nouveaux missionnaires originaires de France permet de poursuivre l'œuvre. Le père Étienne était parti en éclaireur vers la mi-novembre de l'année précédente avec le père Charles Gommenginger, le frère Zénon, quelques chrétiens et des porteurs. La caravane comprenait : deux missionnaires, deux pères de famille de la mission de Bagamoyo, dix jeunes chrétiens, « *l'espoir du village futur* », le vieux Séliman au service de la mission depuis de nombreuses années, soixante porteurs qui, pour acheter des vivres en cours de route, transportent comme on l'a vu dans une autre description : cotonnades, verroteries, cadeaux, pioches, haches, outils, clous, vêtements, graines, conserves, médicaments, quelques armes, tentes, batteries de cuisine. Quinze jours plus tard, le père Le Roy partait rejoindre le père Étienne avec un confrère désigné pour seconder le père Gommenginger et l'accompagner dans un voyage d'exploration vers l'Ousagara en vue d'implanter une nouvelle station. Après répartition des tâches, le père Le Roy eut pour mission de parcourir tout le pays afin de repérer les secteurs riches en bois, matériau, gibier et établir des contacts durables avec les populations. « *Nous devons nous mettre en relation avec eux, les rassurer sur notre présence et nos intentions, les attirer à nous, leur acheter des vivres, leur offrir du travail, en faire de bons voisins aujourd'hui, pour en faire de bons chrétiens demain* »^[57]. Les vallées se révèlent d'une fertilité prodigieuse, le pays ne suscite que l'admiration. « *Tout ce que j'avais imaginé disparut devant la réalité, une réalité plus belle, plus grandiose que tous les rêves* »^[58]. Ils venaient de s'installer dans l'Ourougourou, chaîne de montagnes superbes de 1 800 à 2 000 m, sorte de paradis terrestre, de terre promise. La mission de Mrogoro était fondée. Elle fut placée sous la protection de l'Immaculée Conception. Les implantations vont dès lors se succéder les unes aux autres et progressivement essaimer vers l'intérieur du continent africain.

* pp. 109-358.

[57] *Ibid.*, p. 221.

[58] *Ibid.*, p. 226.



Mrogoro

Les années ont passé. Au-delà de la découverte d'un lieu mythique, le père Le Roy (devenu évêque) décrit cette expansion missionnaire des Spiritains dans un livre de souvenirs relatant son voyage *Au Kilima-Ndjaru (Afrique Orientale)* entrepris en 1890. Le **Kilimandjaro** a été découvert par le missionnaire allemand Rebmann, de la Church Missionary Society de Londres pour laquelle son compatriote le révérend Dr. Krapf avait établi une station près de Mombasa. Il aperçut le 11 mai 1848 le superbe dôme de Kibô couvert de neiges et resplendissant au soleil de l'Équateur. Or, cette découverte ne fut pas admise par la Société Royale Géographique de Londres. Ce n'est qu'en 1861/1862 que le baron von der Decken et son compagnon de voyage Kersten parviendront à un premier exploit. Après avoir tenté l'ascension jusqu'à 3 500 m et dressé la carte du site, ils pourront apporter la preuve de son existence. La Société de Londres dut réviser sa position et organiser sa propre expédition scientifique avec l'explorateur H.H. Johnston. Quelques années plus tard, le Dr. Hans Meyer, autre explorateur allemand, entreprendra, en compagnie du jeune alpiniste autrichien Purtscheller, une ascension illustrée par une étude géographique et ethnologique marquante^[59].

Intéressant pour la science, le Kilimandjaro l'a paru davantage encore pour la politique. Aussitôt qu'à été ouverte la question du partage de l'Est Africain, le Kilimandjaro a fait l'objet d'une compétition effrénée des puissances coloniales auprès des chefs locaux. Finalement, au traité de Londres, une ligne fut tracée de Vanga (sur la côte) à la baie du Kavirondo (sur le lac Victoria-Nyanza) attribuant à l'Allemagne le Kilimandjaro. À l'époque de la parution du livre, le commissaire du Reich, Carl Peters, et le commissaire britannique, le lieutenant C.A. Smith, s'efforçaient d'en dresser les contours.

[59] Cf. Schnee Heinrich, *Deutsches Koloniallexikon*, 1920, Verlag von Quelle & Meyer in Leipzig, 3 vol., 776, 898, 778 p., gr in-8.

D'un autre côté, le Kilimandjaro devenait aussi objet de compétition religieuse. À la suite du voyage de Johnston, la Société de l'Église Anglicane (Church Missionary Society) envoyait l'un de ses membres de Mombasa y prendre position (1885). Mgr de Courmont, vicaire apostolique de Zanzibar, « *désirait vivement aller sur ce calvaire planter la Croix que le Rédempteur a léguée au monde* »^[60]. Aussi prend-il la décision d'une expédition avec le père Le Roy et le père Auguste Gommenginger, deux jeunes chrétiens et Séliman. Mombasa est devenue la capitale du Zanguebar anglais, la résidence de l'Administrateur général de la Compagnie Impériale de l'Est Africain (Imperial British East Africa Company) et le point de départ du futur chemin de fer qui, reliant l'océan Indien au Victoria-Nyanza, visait à ouvrir sur la Haute-Égypte une nouvelle communication autre que par le Nil.

Quarante hommes forment la caravane, chacun avec trente kilos de charge. Ils suivent le littoral jusqu'à Vanga pour éviter le bush aride et tentent l'approche du Kilimandjaro. Les voyageurs anglais Thomson en 1883 et Johnston en 1885 sont déjà passés par là, suivis par le Maltais Martini, le comte hongrois Teleki, l'Autrichien Hünel, l'Allemand Hans Meyer, l'Américain Abbot. Mais ils sont les premiers missionnaires catholiques et les premiers Français à reconnaître « le toit de l'Afrique ». Ils vont ensuite à Motchi (aujourd'hui Moshi), à l'ouest de Kiléma. C'est là que règne Mandara et que von Eltz dirige la station allemande. Celui-ci connaît les Spiritains et a déjà séjourné à Bagamoyo. Il avait insisté auprès de Mgr de Courmont pour l'inciter à fonder une mission au Kilimandjaro. Il s'agit d'aller saluer Mandara, sultan du lieu et chef principal de tout le Tchaga. En chemin, ils passent par la mission anglaise établie dès 1885 par le Bishop Hannington de la Church Missionary Society et sont accueillis par le docteur Baxter, médecin-major, et le révérend Steggal, « *directeur spirituel de la mission* ».

Il y a au Zanguebar deux sociétés principales de missions anglicanes. Autant la Mission des Universités s'efforce de se rapprocher de la « grande famille catholique », autant la Church Missionary Society, par sa revue principale *Church Missionary Intelligencer* profère toujours les stéréotypes vengeurs d'« *Antéchrist* », de « *prêtres possédés du diable* »^[61]. Sur le terrain, les missionnaires deviendront amis.

Deux ans après, à mi-chemin entre la côte et le Kilimandjaro, dans les montagnes de Gowa, Mgr de Courmont fondait une mission nouvelle dont le père Mével était chargé. Les missions ne cessèrent d'apparaître : au Rambo (1898), dans l'Ourou (1911), dans l'Ouseri (1912), à Mengwé (1913) parmi beaucoup d'autres. Chacune de ces stations compte des annexes, des écoles, des dispensaires. « *En résumé, on peut dire que la population entière est aujourd'hui gagnée au christianisme* »^[62]. Le 5 février 1911, un des missionnaires était sacré évêque dans la « cathédrale » de Zanzibar, chargé de poursuivre l'évangélisation de cette région avec le titre de vicaire apostolique du Kilimandjaro, pendant qu'à l'est, les vicariats de Bagamoyo et de Daressalaam se partageaient le reste de la côte orientale. Aujourd'hui, on constate que la région du Kilimandjaro est fortement christianisée et forme un vivier de vocations catholiques pour toute la Tanzanie.

[60] Mgr Le Roy, p. 11.

[61] *Ibid.*, p. 254.

[62] Mgr A. Le Roy, *Au Kilima-Ndjaro – Histoire de la fondation d'une mission catholique en Afrique orientale*, Paris, A l'œuvre d'Auteuil / G. Beauchesne, Procure générale des PP. du Saint Esprit, (1914), 1928, 379 p (Réédition de l'ouvrage de 1891, augmentée d'un chapitre intitulé : « Quarante ans après »), p. 370.

La **vision missionnaire** de Monseigneur Maupoint a donc porté des fruits jusqu'au cœur de l'Afrique. Pour y parvenir, il a fallu développer de multiples talents que le RP Le Roy résume en ces termes : « *Le missionnaire est appelé à tout voir, à tout faire et à tout souffrir. Aujourd'hui il faut qu'il coure par monts et par vaux. Demain peut-être, il sera explorateur, philologue d'aventure, ethnographe à l'occasion, essayant péniblement de démêler ce chaos de langues inconnues. Ailleurs, il a besoin de négocier les affaires les plus épineuses, et il se fait diplomate ; d'autres fois il est médecin ; en passant il étudie les roches, prend note de quelques plantes utiles, ramasse des insectes, empaille des oiseaux et chasse pour vivre... Plus tard, le voici bûcheron, briquetier, maçon, charpentier, cultivateur et manœuvre. Et tout cela n'a qu'un but : sauver des âmes !* » ^[63].

Le père Le Roy a toujours témoigné un sens aigu des réalités pragmatiques, conscient de sa mission évangélique, non sans s'interroger sur la problématique coloniale : « *L'Europe, depuis quelques années, s'est enfin tournée vers l'Afrique. Est-ce un sentiment de pitié qui détermine ce mouvement, un instinct de commisération pour une race si longtemps délaissée ? Est-ce l'amour de la science poussant vers l'inconnu ? Est-ce l'ambition d'étendre ses frontières au loin dans un pays qui ne saura pas résister ? Est-ce enfin l'intérêt matériel et commercial qui cherche de nouveaux débouchés pour écouler les produits industriels, et qui veut à tout prix créer des besoins aux races primitives qui n'en ont pas ?* » ^[64]. Le missionnaire semble percevoir les dérives possibles de la colonisation de l'Afrique, mais il ne peut en appréhender les conséquences à long terme, car il est bien trop submergé par la tâche à accomplir au quotidien et le mouvement colonial n'a pas encore donné sa pleine mesure. Par exemple, il ne perçoit dans l'Association internationale africaine placée sous le patronage et la présidence de Léopold II, roi des Belges, qu'une sorte d'organisation philanthropique se proposant « *de faire appel à toutes les nations européennes pour fonder à l'intérieur de l'Afrique des stations scientifiques et hospitalières destinées à étudier le pays, à recevoir les voyageurs, à ouvrir des voies commerciales* » ^[65]. L'une de ces stations (section française) fut du reste établie à Kondoza dans l'Ousagara, située à 420 m d'altitude, à environ 60 lieues de la côte. C'est M. Bloyet qui fut mis à la tête de « *ce poste avancé de la civilisation* » et qui, dès son arrivée en 1879, a compris l'intérêt de coopérer avec la mission.

Ayant lu les relations des derniers voyageurs (Livingstone, du Chaillu, Compiègne, Schweinfurth, Cameron, Stanley, Serpa Pinto) et des missionnaires qui ont décrit les mœurs de leurs tribus, le père Le Roy est vraiment frappé de la ressemblance qui existe entre toutes les populations du « continent mystérieux ». À une époque où les théories raciales s'affirment de plus en plus, confortées par l'expansionnisme colonial, où elles ont droit de cité, où elles s'érigent en système à l'intérieur de mouvements nationalistes (comme ce sera le cas avec la Ligue pangermanique dans les années 1890), le père Le Roy ne peut, même en Afrique, échapper à la problématique de la « race ». Sa pensée ne souffre à cet égard d'aucune ambiguïté : « *L'esprit, le caractère, les idées, les habitudes, tout ce qui constitue enfin l'état social de la race noire ressemble si bien à l'esprit de la race blanche et de la race jaune, que, abstraction faite de toute préoccupation dogmatique, on est*

[63] PP Baur et Le Roy, p. 213.

[64] *Ibid.*, p. 251.

[65] *Ibid.*, p. 252.

forcé de ramener scientifiquement toutes ces races à une seule espèce, toutes ces familles à une seule souche, tous ces enfants à un seul père » ^[66].

Sa réflexion ne se limite pas, du reste, à la problématique raciale. Il remet certes en question ce qu'on appellera après lui la « mission civilisatrice » de l'Occident, mais dans sa seule dimension économique : « *Pour parler clair et franc, qu'est-ce que peut bien donner aux populations que nous venons d'étudier la civilisation matérielle ? Beaucoup de choses : des étoffes, des souliers, des fusils, des chapeaux de feutre, des pantalons, sans compter des conseils municipaux, des conseils généraux, des députés et des journaux. Le tout aboutit donc à créer à nos frères les Noirs, enfin classés parmi les hommes, des besoins nouveaux qu'ils n'ont point connus jusqu'ici et de l'absence desquels ils ne se sont jamais plaints* » ^[67]. Imposer à l'Africain une civilisation matérialiste, « *ce n'est pas civiliser, c'est exploiter* ». Cette vision le conduit à opérer une dichotomie entre le matériel et le spirituel de nature à transcender toute controverse sur la question coloniale : « *Il est une autre civilisation cependant, la civilisation chrétienne. Elle n'exclut pas au reste la prospérité matérielle, mais elle la dirige au profit du plus grand nombre, mais elle la purifie, elle ne lui reconnaît pas, à elle seule, une influence suffisamment civilisatrice./.../ C'est l'œuvre des Missions catholiques, l'œuvre de tous ceux qui croient sincèrement à la fraternité universelle et pour lesquels la rédemption de l'espèce humaine est un dogme de foi* » ^[68].

C'est bien là le débat fondamental : ces deux aspects ne sont-ils pas condamnés à se croiser malgré tout ? Certes, les écrits des Spiritains ne remettent pas en cause frontalement les racines du système esclavagiste dans lequel les missionnaires sont contraints d'évoluer, mais ils permettent une prise de conscience qui culminera notamment dans la croisade du Cardinal Lavigerie. D'un autre côté, l'action missionnaire en Afrique orientale se situe dans le contexte de l'impérialisme émergent dont on ne saurait faire abstraction. Le missionnaire a-t-il favorisé la pénétration coloniale ? Ou est-ce l'inverse ? On se gardera bien ici de toute arrogance. La question missionnaire reste un vaste terrain en friche pour les historiens. Ne faut-il pas, au-delà de toute controverse sur le fait colonial, à l'image de Mgr Le Roy, retrouver d'abord le chemin de l'émotion causée par la simple évocation d'une petite Africaine : « *Ce qui me jeta tout un soir dans un océan de considérations intérieures toutes plus philosophiques les unes que les autres, ce fut la calebasse, ce fut la poupée. Une poupée ! en pleine Afrique, cet éternel jouet de la nature humaine ! /.../ Et cela me fait croire ce que je savais déjà, que l'homme du I^{er} siècle et du XIX^e, que celui de Paris, de Pékin, de Montévideo et de Mrogoro ont la même nature, les mêmes goûts, les mêmes penchants, et qu'ils doivent appartenir à la même espèce : l'espèce humaine* » ^[69]. Mgr Le Roy a puisé sur le terrain sa vision missionnaire pour arriver à ce constat qui ne va pas de soi au XIX^e siècle : l'Africain est notre frère, il est nous-mêmes.

[66] *Ibid.*, p. 320.

[67] *Ibid.*, p. 324.

[68] *Ibid.*, p. 325.

[69] *Ibid.*, p. 207.

